



LES MODES-PARISIENNES.

Costumes d'enfans de M^{me} Marendaz, r. S. Honoré 46. — Chapeau de M^{lle} Romain, rue de la
Chaussée d'Antin 18. — Fichu-page des magasins de M^{me} Payan, rue Vivienne 13. —
Ombrelle de M^{me} Lemarechal, boulevard Montmartre, 17. — Fleurs de Millery, étère de Ballou,
rue de Menars, 12. — Chaussures du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin 14.

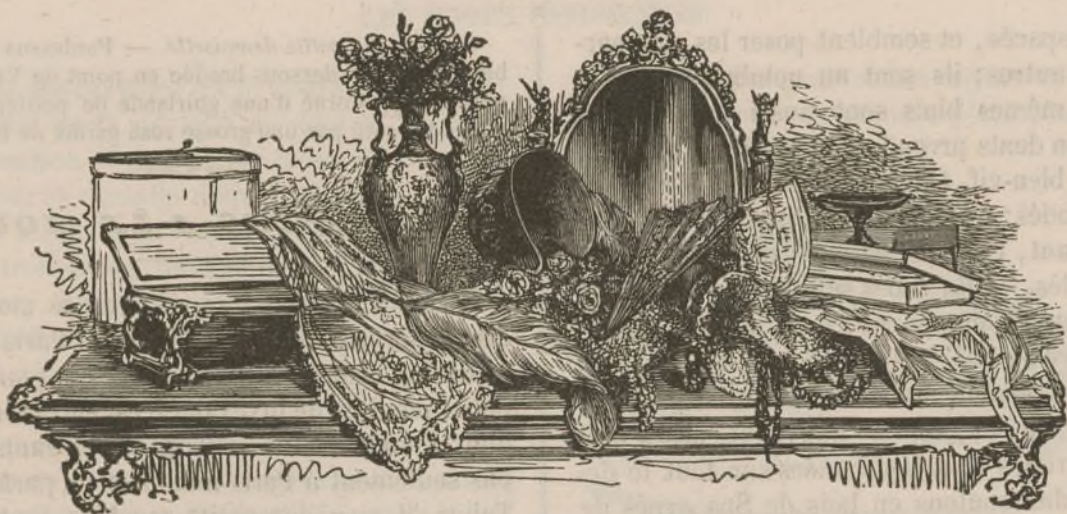
Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Costumes d'enfants de M^{me} Moratenda, au S. Martin 50. — Chapeau de M^{lle} Romain, rue de la
Chaussée d'Antin 18. — Robe pour les jeunes de M^{me} Payan, rue Vivienne 113. —
Ombrelle de M^{me} Lemarechal, boulevard Montmartre 17. — Fleurs de M^{lle} Villery, chez de Balton,
rue de Menars 12. — Chapeaux de Oablia, rue de la Chaussée d'Antin 15.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS A LA MODE. — LES PENDANTS D'OREILLES,
par MARIE AYCARD (2^e partie). — CAUSERIES. —
CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



UNE foule de femmes élégantes avaient encore été amenées dans le Champ-de-Mars par les courses dernières, et, bien que celles de dimanche aient été contrariées par le mauvais temps, les toilettes y étaient charmantes, au moins en arrivant; car, au départ, un rayon de soleil arrivé tardivement a révélé bien des désastres : mais qu'est un chapeau, une robe, un mantelet à retrouver dans la capitale du monde civilisé? rien! une course en voiture chez mesdames Beaudrant, Bidault et Félicie; et pour si peu on ne saurait se priver des émotions du turf et du sport. Disons-nous les formes et les ornements de chapeaux vus à cette dernière course? non : il faut laisser les morts en paix. Parlons des modes qui les ont remplacés; celles-ci sont jeunes et fraîches, comme toutes modes doivent être; leur acte de naissance est signé

Bidault ou Beaudrant : le premier nom, illustration nouvelle, brillante étoile qui paraît à l'horizon des modes; le second, vieil athlète, astre qui disparaît et reflète ses derniers feux. Madame Bidault (1), à tout seigneur tout honneur, car, dans ces matières, on conviendra que les derniers sont les premiers, fait des capotes de crêpe d'une transparence extrême sur lesquelles sont posées de charmantes fleurs en grappes tombantes et flexibles. Elle met souvent un bouquet des champs, coquelicots, bluets et pâquerettes mêlés de petites herbes jaunes et de longues pailles de maïs; alors tous les agréments du chapeau sont en paille. Sur ces chapeaux de large paille cousue sont des velours assez étroits, de couleur foncée, bordés d'une petite dentelle de soie paille; un bouquet de fleurs en paille ou de fleurs de couleur paille mêlées d'herbes, de paille, va ordinairement avec ces velours. — Ses chapeaux en paille de riz ou en paille d'Italie sont de forme un peu plus ouverte que ses capotes de crêpe : des fleurs tombantes en forme de saule les garnissent presque toujours; car dans ce moment les fleurs semblent prendre la place des plumes, qui pourtant ne sont pas abandonnées. — Chez Beaudrant, on fait aussi beaucoup de capotes de crêpe, et les mêmes capotes de crêpe avec entre-deux de paille à jour, et quelques chapeaux de paille d'Italie sans bavolet.

Le gris-fauvette, tourterelle, avec filets bleus, et quelquefois bleus, noirs et blancs, est toujours en grande faveur comme étoffe de robes. Elles se garnissent de biais posés comme des volants,

(1) Rue de Choiseul, 3 bis.

mais non espacés, et semblent poser les uns pardessus les autres; ils sont au nombre de sept et neuf: ces mêmes biais sont aussi très souvent découpés en dents arrondies et bordés d'un très-petit effilé bleu-vif. On fait beaucoup de robes à tabliers brodés; quelquefois la broderie est très-étroite devant, et, dans ce cas, on y ajoute des revers brodés. — En robes simples qui se préparent déjà pour la campagne, nous voyons le cou-tail de fil rayé ou uni. Les corsages se font justes, sans basques devant, mais souvent à basque derrière en caraco; et, comme nouveauté assez originale, ces robes sont boutonnées sur tout le devant avec des boutons en bois de Spa ornés de peintures.

Les toilettes de soirée, car il y en a encore, et toutes en l'honneur d'Ibrahim-pacha, se composent de robes légères, de fleurs; le blanc domine. Dimanche dernier, Ibrahim-pacha a assisté à une magnifique fête de nuit donnée par madame la comtesse Duchâtel à l'hôtel du ministère de l'intérieur. Quinze cents à deux mille personnes circulaient dans les vastes salons de l'hôtel. Le jardin était illuminé en verres de couleurs; on y a dansé un moment, mais bientôt après on a dansé dans les salons. Ibrahim-pacha, avec son tarbouch cramoisi, son cimenterre de Damas, ses gants jaunes et ses babouches de maroquin rouge était naturellement le lion de cette fête, à laquelle assistaient M. le duc de Montpensier, les ministres, les ambassadeurs, et beaucoup de pairs, de députés, et des étrangers de distinction.

Le jeudi, madame la duchesse de Praslin a donné un charmant bal, où assistait aussi Ibrahim-pacha; il y avait beaucoup de jolies femmes et de charmantes toilettes. Si nous n'entrons pas plus longuement dans le détail des toilettes du soir, c'est qu'elles ne présentent rien de bien nouveau: ce sont les mêmes garnitures qu'aux robes de la fin de l'hiver, toujours les bouillonnés, les grands nœuds-page sur l'épaule, un peu plus de fleurs naturelles, moins de richesse, plus de fraîcheur. Le tulle-Payan (1) a fait de très-jolies robes à bouillonnés: les berthes sont délicieuses; car elles forment une espèce de bouffantes qui rappellent un peu les vieux portraits de femmes espagnoles.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de large paille cousue orné d'un bouquet saule d'avoine et de paille de maïs. Robe de barège garnie d'un volant festonné. Fichu-Page en mousseline brodée, garni de dentelle.

Toilette de petit garçon. — Robe à revers garnie de velours. Pantalon s'arrêtant au genou et garni d'un volant. Souliers à l'anglaise. Chapeau de paille orné d'une plume.

(1) Rue Vivienne, 45.

Costume de petite demoiselle. — Pardessus en taffetas bleu. Robe de dessous brodée en point de Venise. Chapeau-bergère orné d'une guirlande de petites roses terminée de côté par une grosse rose garnie de boutons.

MAGASINS A LA MODE.

Il est un magasin très-visité en ce moment par les nombreux étrangers qui sont à Paris; — c'est celui de Tahan (1). Leur admiration pour tous les petits meubles de luxe dont il est encombré prouve que le goût des ameublements élégants n'existe pas seulement à Paris mais s'étend partout. Chez Tahan il y a des petits meubles inutiles mais charmants à cause de leur inutilité même; tels que tables à ouvrage, coffres à bijoux, et bien d'autres. Et puis les meubles utiles — les nécessaires, les caves à liqueurs, les boîtes renfermant les objets de toilette, les coffrets de mariage, les étagères pour porter les mille petits objets de curiosité à la mode, les boîtes à gants. Tous meubles d'un travail parfait et d'une élégance recherchée.

Le magasin de Mayer, qui est aussi rue de la Paix, au n° 26, a dans un autre genre beaucoup de succès; ses gants à fermoir, ses cravates, ses tabliers charmants, ses sacs brodés d'acier, de perles ou d'or et d'argent, lui ont fait une réputation de bon goût qui est de reste bien méritée. Les femmes difficiles à contenter en matière de mode vont chercher chez Mayer tous les accessoires de la toilette, sûres d'y rencontrer la perfection qu'elles désirent.

Puisque nous en sommes aux objets de toilette, citons le magasin en vogue *de par le soleil*, c'est-à-dire le magasin de chapeaux de paille de Fleschelle (2). La paille sous mille aspects: chapeaux de paille d'Italie, paille cousue, paille blanche Coubourg, paille de riz, paille à jour brodée en soie, en paille en application de dentelles, etc. Nous renonçons à dire le nom de tous ses chapeaux, car il y aurait de quoi en remplir un gros volume. Seulement nous devons citer ses formes de passes comme les seules adoptées dans le monde aristocratique.

Maintenant, s'il s'agit de mantelets-visites ou d'écharpes brodées, de coiffures ou de garnitures de robes de bal, en un mot de choses gracieuses, fraîches et bien faites, c'est ordinairement à madame Barthélemy (3) qu'on s'adresse pour les avoir. Ses visites-mantelets ont obtenu beaucoup de succès; on remarque aussi dans ses magasins le mantelet parisien, dont la forme est simple et jolie, et un caraco en cachemire, sorte de petite veste pour porter en pardessus dans les jardins et les parcs pour garantir du froid sans cacher la taille.

(1) Au coin du boulevard et de la rue de la Paix.

(2) Rue Richelieu, 95.

(3) Rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis.

La mode des dentelles est devenue une sorte de folie : il faut de la dentelle sur tout et partout ; aussi la maison Violard (1) ne laisse rien à désirer, volants en dentelle noire, écharpes, châles *idem* dans le plus grand choix, malines pour mouchoirs et trousseaux, angleterre, alençon, cols, manchettes, tout ce qui peut être en dentelle est chez Violard ; c'est certainement une des maisons les mieux assorties de Paris, et dont le succès ne peut plus grandir.

Un magasin très-curieux à visiter est celui de Vagneur-Dupré (2), car on y trouve la plus variée comme la plus belle collection d'éventails. C'est aussi Vagneur-Dupré qui a inventé les écrans de feu et de lumière se fermant à volonté et d'après un système presque semblable à celui si simple de l'éventail. Mais laissons les écrans de feu, dont, heureusement, il n'est pas besoin en ce moment, pour parler de la mode des éventails anciens, ou du moins de ceux faits sur leur modèle : les fines peintures pastorales, encadrées dans la nacre taillée et incrustée d'or, riches et beaux éventails que toute femme veut avoir ! Cependant, l'été, il faut le grand éventail simple qu'il est de bon goût d'avoir dans sa voiture pour s'en servir au besoin contre le soleil et le vent, car, dans ce dernier cas, il est plus utile que l'ombrelle en ce qu'il ferme presque hermétiquement l'entrée du chapeau. Vagneur est venu en aide à cette mode d'ailleurs si commode, et ses éventails d'été sont de charmantes fantaisies sans importance ; on peut les perdre ou les déchirer sans regret, cela ne coûte rien.

Pour de coquettes coiffures, de jolis canezous ou fichus, la maison Wafflard a la vogue. Pourquoi ? C'est que madame Wafflard est une jeune femme pleine de goût qui comprend à merveille les secrets de la toilette. Voyez ces fanchons de dentelle ; ce n'est rien qu'un peu de tulle et de rubans : mais cela est gracieux et surtout cela coiffe à merveille ! Ses canezous à petites manches courtes, pour porter avec les robes de barège ou de mousseline de soie, sont délicieux, et son fichu à la bonne-femme, qui vient se fermer devant par un nœud à la Louis XIV, est encore plus charmant. La lingerie a mille détails qui, tous, traités avec soin, prennent des aspects neufs, et c'est là ce qui fait le succès de madame Wafflard.

Bien que l'hiver et les grandes parures du soir soient passés, Darche, le bijoutier de S. A. le prince de Joinville, s'occupe de bijoux nouveaux et tout à fait de saison. Ce sont des émaux, des bracelets d'or, des boucles d'oreilles dans le genre oriental, des épingles mignonnes pour fermer le fichu montant ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir

en réserve les plus riches bijoux et pierreries qui doivent toujours prendre place dans une corbeille de mariage.



PENDANTS D'OREILLES.

(SUITE ET FIN.)

» Jacques regarda cet accueil comme d'un heureux augure. Il attendit quelque temps pour se familiariser avec les chances diverses qui se développaient devant lui, et il risqua un billet de banque sur la *rouge*, qui jusque-là lui avait été si favorable. Il perdit. Impossible de reculer ; il lui manquait mille francs pour satisfaire M. Caillot. Il jeta alors deux billets sur le tapis vert. Cette fois la fortune lui fut favorable ; il laissa son enjeu ainsi doublé et perdit de nouveau. Le croupier le regarda d'un air encourageant.

» — Ma veine est épuisée, se dit-il ; la *rouge* ne me veut plus de bien, essayons de la *noire*.

» La *noire* lui fut contraire, et, en un clin d'œil, il perdit tout l'argent qu'il avait gagné quelques heures auparavant. Il ne lui restait plus que les sept mille francs qu'il avait le matin, son patrimoine, le petit héritage qu'un oncle généreux lui avait laissé. Alors son bon sens naturel reprit un moment le dessus, et il eut un éclair de raison.

» — Sortons, se dit-il, et supposons que j'ai fait un rêve. Replaçons-nous dans la situation où j'étais ce matin, il n'en sera ni plus ni moins ; je rendrai la parole à M. Caillot, Marguerite épousera M. Durand... Ne puis-je pas avoir rêvé !

» Mais il était dur de renoncer ainsi à un établissement convenable et à un commencement de fortune... Comment supporter les reproches du vieux marchand de vins et les dédains de sa fille ? Il pouvait regagner ce qu'il avait perdu, et peut-être la fortune ne le boudait-elle un instant que pour l'enrichir l'instant d'après... Il entama son capital ; il joua l'un après l'autre tous ses billets de banque, et sept à huit minutes suffirent pour vider son portefeuille.

» Il me serait difficile, — reprit M. Laugier après une pause de quelques instants, — de vous exprimer l'état dans lequel se trouva Jacques lorsqu'il se vit sans un sou. Il voulait tuer le croupier, renverser les tables de jeu et se venger sur tout ce

(1) Rue de Choiseul, 2.

(2) Rue de la Paix, 49.

qui l'entourait ; mais ces violences étaient impossibles. Il sortit désespéré, et il se trouva, sans s'en apercevoir, dans les galeries du Palais-Royal et devant le magasin du bijoutier possesseur des malheureux pendants d'oreilles, cause de sa ruine. Celui-ci était sur le seuil de sa porte ; il le reconnut et alla au-devant de lui.

» Monsieur, lui dit-il, j'espère que je vous reverrai demain dans la matinée... pour ces pendants d'oreilles qui plaisent tant à votre femme. Je vous préviens que je suis en marché avec une certaine personne qui...

» — Allez au diable ! répondit Jacques d'une voix tremblante de colère, vous, ma femme, votre certaine personne, et surtout ces misérables pendants d'oreilles qui viennent de me ruiner ! »

» Le marchand effrayé rentra dans son magasin, et Jacques prit le chemin des ponts. Il se promena durant une heure sur le Pont-Royal, qu'on appelait alors le pont de la Nation, incertain s'il se jetterait à l'eau ou non. Son bon ange le retint. Il passa la nuit à faire des réflexions philosophiques sur les dangers du jeu ; le matin, il écrivit à M. Caillot pour lui rendre sa parole, et, après avoir été emprunter quelques écus à un de ses compatriotes, il quitta Paris à pied et un bâton à la main.

» Jacques était un honnête garçon qui venait de faire une sottise, dont le souvenir devait le poursuivre toute sa vie et le préserver d'une rechute ; il retourna auprès de sa vieille mère, lui fit un aveu complet de sa faute et chercha du travail. A vingt ans, quand on a de l'intelligence et de l'activité, les occasions de faire fortune ne manquent pas. Jacques ne négligea rien. Laborieux et avisé, il gagna jour à jour beaucoup d'argent, non pas comme on le gagne sur le tapis de la roulette ou dans des spéculations hasardeuses, mais par des soins assidus, des calculs et des opérations de tous les jours ; il devint riche, et lui qui avait quitté Paris à pied y retourna en voiture. Il revit le Palais-Royal, sans, comme vous le pensez bien, avoir envie de franchir de nouveau le seuil du n° 443. Quant au bonhomme Caillot et à sa fille, il ne s'informa pas seulement d'eux ; c'était un souvenir qu'il voulait éloigner. Cela lui fut d'autant plus facile, que, selon lui, l'avarice du père était la première cause de sa faute, et qu'il n'avait jamais été amoureux de sa fille. Il avait conservé, en effet, une espèce de ressentiment contre ce vieillard qui lui avait refusé un crédit court et sans danger ; il en voulait toujours aussi un peu au fond de son cœur à mademoiselle Marguerite, dont le goût pour les diamants lui coûtait en réalité quinze mille francs, et au fond il ne pensait plus ni à l'un ni à l'autre.

» Un jour, néanmoins, Jacques fut ramené malgré lui à ces souvenirs de sa jeunesse. Il cherchait depuis long-temps un emplacement où il pût

établir un dépôt de vins fins et un comptoir qui deviendrait le centre de ses opérations, lorsqu'il vit dans les *Petites Affiches* que le magasin de M. Durand était à louer par suite de faillite. Il s'agissait de se mettre au lieu et place du failli, et de tenir compte aux créanciers du loyer, car le bail était avantageux au locataire dépossédé. Le nom de Durand ne frappa pas d'abord Jacques ; il y a tant de Durand à Paris ! Ce qui le frappa, ce fut l'emplacement du magasin ; il reconnut, au nom de la rue et au numéro, le local où, près de quarante ans auparavant, il avait été garçon chez M. Caillot. Il connaissait les caves, qui étaient excellentes, et il n'hésita pas à louer et à s'établir dans ce magasin. Que les temps étaient changés ! et combien Jacques était loin du point d'où il était parti ! Ce n'était plus un petit garçon de marchand de vins, mais un riche propriétaire, un membre du conseil municipal, électeur, éligible, et s'il travaillait encore, c'est que l'habitude du travail en fait un besoin pour certains hommes. Il est vrai qu'il n'était plus jeune et que la vieillesse était venue, sans infirmité cependant ; une verte et robuste vieillesse. Un jour qu'il additionnait ses bénéfices du mois, une vieille femme pénétra jusqu'à lui et lui demanda un moment d'entretien.

» — Parlez, ma bonne, lui dit-il.

» Elle était couverte d'habits presque en lambeaux, les cheveux blancs, la figure sillonnée de rides, courbée par la maladie, par la vieillesse, et peut-être aussi par la pauvreté.

» — C'est vous, monsieur, dit-elle à Jacques, qui êtes le successeur de M. Durand ?

» — Oui.

» — Vous avez fait une bonne affaire en vous chargeant de son bail, et peut-être cela vous engagera-t-il à avoir quelque pitié pour sa veuve, car ses créanciers sont impitoyables.

» — M. Durand est mort ?

» — Il y a bientôt un mois.

» — Que puis-je faire pour sa veuve ? dit Jacques.

» — Lui donner du travail d'abord, répondit la pauvre femme, ce sera lui donner du pain ; ensuite... ensuite... »

» La veuve de M. Durand hésitait, commençait une phrase, ne parvenait pas à l'achever, et éprouvait évidemment un grand trouble. Jacques la rassura le mieux qu'il put ; elle tira alors de sa poche un petit écrin, l'ouvrit, et, mettant sous les yeux de Jacques deux pendants d'oreilles en diamants, elle lui dit :

» — Ensuite vous ferez une bonne œuvre si vous voulez lui acheter ces bijoux.

» Quoique depuis quarante ans Jacques n'eût plus vu ces pendants d'oreilles, il les reconnut sur le-champ. C'étaient ceux que mademoiselle

Marguerite Caillot avait autrefois si vivement désirés, et qui lui avaient coûté si cher, à lui.

« — Vous êtes la veuve Durand ? demanda-t-il à la pauvre femme debout devant lui.

« — Hélas ! oui, monsieur. »

« Il allait ajouter : Vous êtes aussi Marguerite Caillot ? Mais il se retint ; il venait de la reconnaître à travers les rides de la vieillesse et sous les haillons de la pauvreté.

« Jacques la fit asseoir.

« — Pourquoi, madame, lui dit-il, vous adressez-vous à moi plutôt qu'à un autre ? Il me semble qu'il était plus naturel d'aller chez un bijoutier...

« — Ah ! monsieur, les bijoutiers... ce sont tous des voleurs ! Voilà des pendants d'oreilles qui ont coûté huit cents francs, j'ai la facture ; on ne veut pas m'en donner plus de quatre cents francs.

« — C'est sans doute, dit Jacques, que la valeur des diamants est diminuée. Mais, sans doute, madame, vous tenez à ces bijoux ?

« — Ah ! au contraire, monsieur, depuis quarante ans, ils me portent malheur.

« — Et comment cela ? » demanda vivement Jacques.

« Alors madame Durand raconta d'abord ce que Jacques savait aussi bien qu'elle. Elle avait été sur le point d'épouser un jeune homme qui l'avait brusquement abandonnée au moment du mariage, sans que ni son père ni elle pussent en deviner la raison. Néanmoins, en cherchant bien, il était possible de penser que ces pendants dont elle voulait se défaire eussent été pour quelque chose dans cet abandon singulier. Quoi qu'il en soit, elle avait si vivement souhaité ces bijoux, que leur achat s'était trouvé sa première condition avant d'accepter la main de M. Durand... et son mariage avait été malheureux. Durand avait été un mari emporté, libertin, joueur, qui avait dissipé sa dot, et qui, après une banqueroute ignominieuse, venait de mourir sur un grabat en laissant sa veuve sans un sou.

« — De manière, monsieur, ajouta-t-elle, que je crois que si ces maudits pendants d'oreilles ne m'eussent pas donné dans la vue, si je ne les avais pas vus, j'aurais épousé un nommé Jacques, lequel m'aurait rendue heureuse et peut-être riche... Au nom du ciel ! monsieur, achetez-les !... vous ferez une bonne action et ôterez de mes yeux la cause de tous mes maux... Vous avez, sans doute, une femme, une fille ; ce sera un cadeau agréable pour l'une d'elles.

« — Je n'ai ni femme, ni fille, répondit Jacques ; mais, Marguerite, j'achète vos pendants d'oreilles.

« — Marguerite ! s'écria la vieille femme ; vous me connaissez ?

« — Oui, Marguerite Caillot, et ce n'est pas la première fois que je vois les diamants que vous voulez vendre.

« — Comment, monsieur, vous savez... ?

« — Je sais, Marguerite, que vous deviez épouser Jacques, le garçon de votre père, et que l'imprudence de ce garçon le força à vous abandonner... Je suis Jacques, Marguerite... »

Quand M. Laugier en fut arrivé à cet endroit de son récit, son ami étendit la main vers lui pour l'interrompre.

« Qu'y a-t-il ? demanda M. Laugier ; la bouteille d'Arbois est finie, et vous en voulez une autre, n'est-il pas vrai ?

« — Ce n'est pas cela, lui dit son ami ; mais permettez, ne vous appelez-vous pas Jacques ?

« — Oui, c'est mon prénom...

« — Et alors... dit l'ami.

« — Oui, alors, c'est de moi que je viens de vous parler, c'est mon histoire que je vous ai faite. Vous sentez que j'ai pris Marguerite chez moi et que j'achèterai les pendants d'oreilles. La pauvre femme a trouvé un asile dans ma maison ; elle peut impunément casser les bouteilles, je souffre tout, je supporte tout ; elle mourra ici, et, si je finis avant elle, je lui laisserai un revenu suffisant pour qu'elle n'ait jamais besoin de personne. »

M. Laugier se leva ; il ouvrit sa caisse et en tira un écrin où étaient renfermés les pendants d'oreilles de diamants.

« Tenez, dit-il à son ami, les voilà ; ils me rappelleront tant que je vivrai que les gains faits au jeu ruinent au lieu d'enrichir, et que la seule fortune durable est celle que l'on acquiert par l'économie et surtout par le travail. »

MARIE AYCARD.

Causeries.

* * L'Académie des Sciences ne veut pas absolument qu'on soit électrique. S'il n'y avait pas eu des juges à Paris, l'Académie aurait fait brûler mademoiselle Pigéaire.

Quitte à vérifier ensuite si elle lisait oui ou non avec un bandeau sur les yeux.

Il n'y a que l'Amour, selon M. Viennet, qui jouisse de ce privilège. Aussi M. Viennet est-il regardé comme un très-grand poète par les membres de l'Académie des Sciences.

Vous avez tous entendu parler de mademoiselle Cottin, qu'il faut bien se garder de confondre avec madame Cottin : celle-ci ne faisait que des romans et l'autre fait des miracles.

Cette demoiselle Cottin a le privilège à la fois funeste et doux d'attirer à elle et de repousser les objets animés ou inanimés soumis à son contact.

Par exemple, elle attire les commodes, et elle repousse les membres de l'Académie des Sciences.

Mais que va-t-elle dire, l'Académie ? Les journaux du Havre viennent de recevoir des Antilles un jeune Fran-

çais, Cyprien Benoit, qui n'est pas moins électrique qu'Angélique Cottin. C'est dans la traversée qu'il a senti les premières atteintes de son mal.

L'Académie est capable de dire que ce Cyprien Benoit est Angélique Cottin elle-même, déguisée en matelot !

A propos d'Angélique, j'ai voulu voir cette torpille en jupons.

Je me suis approché d'elle, je l'ai touchée, je l'ai prise sous mon bras, je n'ai senti aucune espèce de commotion violente.

Que l'Académie des Sciences est une belle institution, me disais-je, et qu'elle a bien raison de vouloir brûler les jeunes filles électriques ! L'électricité est un vain mot, comme la vertu.

Tout à coup je me sentis violemment arraché à mon équilibre et lancé contre le mur voisin.

« Pardon, monsieur, me dit une voix douce que je reconnus pour être celle de mademoiselle Cottin.

— Vous êtes donc électrique, m'écriai-je, très-électrique, trop électrique !

— A ce qu'il paraît, me répondit-elle ; on a ses moments. Tout à l'heure je ne l'étais pas du tout. Que voulez-vous ! on a des hauts et des bas. »

Pendant qu'elle me parlait, j'étais obligé de me tenir à quatre pour ne pas pirouetter sur moi-même. M. Sainte-Beuve passait en ce moment ; il fut attiré avec son parapluie vert et jeté à dix pas devant lui.

Il se releva et fit un sonnet sur l'événement.

Voyant que les choses prenaient une tournure fort grave, le tuteur de mademoiselle Cottin la fit rentrer, de crainte de causer d'autres accidents. Décidément, me dit-il, elle a retrouvé son électricité.

Je courus à l'Académie rendre compte de cette espèce de résurrection. L'Académie me répondit qu'il ne pouvait y avoir d'électricité, puisqu'elle avait pris une décision pour la supprimer, et que tout ce qu'elle pouvait faire pour moi, c'était de nommer une commission pour inspecter ma bosse au front et donner une explication de ce phénomène.

* Le mois de mai de l'an 1846 sera enregistré avec honneur dans les fastes de la Comédie-Française ; jamais de mémoire de caissier on ne fit de si magnifiques recettes que cette semaine

Rien que dans une seule soirée, que disons-nous ! dans une après-dînée, ou mieux même dans un avant-dîner, puisque l'événement est arrivé vers trois heures de relevée, comme disent ces bons huissiers, le Théâtre-Français a compté un bénéfice net de cent mille francs.

Il est vrai que la représentation avait eu lieu au Palais-de-Justice, et c'étaient deux avocats qui se donnaient la réplique sans avoir besoin du moindre souffleur.

Après ce mémorable arrêt de Thémis, tous les sociétaires du Théâtre-Français ont repris le chemin de la rue Richelieu en chantant les louanges de Thémis.

Ils chantaient faux, mais enfin ils chantaient, et ce défilé majestueux avait un point de ressemblance avec la cérémonie, toujours si imposante, du *Malade imaginaire*.

Cent mille francs, c'est un joli denier et ça ne se trouve pas sous le fer d'un cheval, même sur le turf. Pour qu'on trouve cent mille francs, il faut qu'une actrice consente à lever le pied.

Le Théâtre-Français n'a plus qu'à mettre sa tunique la plus romaine pour monter au Capitole et remercier les dieux.

On dit que Célimène obtient en ce moment d'immenses succès à Saint-Petersbourg. Voilà une belle occasion pour les Saint-Petersbourgeois de faire éclater leur enthousiasme.

Au lieu de se mettre en frais de bouquets et de quatrains, qu'ils ouvrent une souscription nationale pour payer l'amende dont Célimène vient d'être frappée.

A un rouble par tête, il suffit de trouver en Russie cent mille fanatiques de Célimène, et vous conviendrez qu'il est impossible de se montrer fanatique à meilleur marché.

Il n'y a peut-être guère que moi en Europe qui ne donnerais pas vingt sous pour revoir jouer Célimène. Il est vrai que je ne suis pas Saint-Petersbourgeois.

En fait d'actrices infidèles, je suis d'une philosophie exemplaire, et je me dis immédiatement : une de perdue, dix de retrouvées.

La Russie nous a déjà enlevé madame Allan, et je n'ai pas poussé un soupir ; nous avons vu s'enfuir Célimène, et je n'ai pas sourcillé ; madame Desmousseaux elle-même me serait ravie par l'éternel général Guenedeoff que mon œil resterait sec.

Je me suis toujours parfaitement trouvé de ce stoïcisme, que bon nombre de mes amis qualifient de barbare.

Ces amis sont encore bien jeunes !

Si le général Guenedeoff n'avait pas l'extrême obligeance de venir nous enlever de temps en temps nos jeunes premières quand elles commencent à devenir mères, elles resteraient nos jeunes premières jusqu'à l'âge de soixante ans.

Voyez plutôt ce qui arrive pour celles qu'on a eu la désobligeance de nous laisser !

Le départ de madame Allan nous a valu, au Gymnase, Rose Chéri et mademoiselle Melcy ; la fuite de mademoiselle Plessis nous vaudra, aux Français, d'autres jeunes premières, dont nous aurons les fraîches primeurs, et que nous recéderons encore volontiers à la Russie quand elles auront acquis un embonpoint de mère parfaitement noble.

* Il existe à Edimbourg une société dite *Société d'humanité*. Les membres s'engagent à payer une cotisation de six shellings par mois, et à sauver le plus grand nombre de personnes qu'il leur sera possible, également par mois.

Walter Scott faisait partie de cette associatoin, ainsi que son gendre Lockart. On n'a pas entendu dire pour cela que Walter Scott eût jamais sauvé personne. La même observation s'applique également à son gendre Lockart.

La Société distribue des récompenses aux hommes et aux chiens ; un nègre même se signalerait par une action de courage qu'on lui accorderait le prix Montyon d'Edimbourg.

Ces récompenses consistent généralement en une médaille pour les chiens et un collier pour les hommes.

Pardon, c'est le contraire qu'il faut dire.

Il y a quelque temps, une dame écossaise, c'était peut-être la jolie fille de Perth ou la fiancée de Lammer-

moor, se promenait sur les bords du canal qui figure dans les chroniques de la Canongate.

Cette dame, rêveuse comme toutes les Écossaises, se laissa choir en regardant les étoiles dans un puits, qui n'était autre que le canal.

Infailiblement elle s'y serait noyée, si le chien Bess ne se fût trouvé par hasard dans les mêmes parages.

Si vous me demandez ce que le chien Bess allait faire le soir sur les bords du canal de la Canongate, je vous répondrai que les chiens écossais ont d'étranges fantaisies, et qu'ils aiment surtout à aboyer à la lune alors qu'elle se mire dans l'eau.

Le chien Bess interrompit ses aboiements et se jeta dans le canal pour sauver la dame écossaise, qu'il ramena sur le rivage en la tirant par le bord de son châle, en écossais *plaid*.

Bess a reçu un collier d'argent sur lequel sont gravés son nom et le récit succinct de son acte de courage. Cette récompense lui a été décernée en séance publique, présidée par le lord maire d'Edimbourg, qui lui a donné l'accolade philanthropique. La dame sauvée assistait à la séance et pleurait à chaudes larmes.

Le lord maire a choisi cette occasion pour prononcer en faveur des chiens un discours qui a été inséré tout au long dans l'*Edimburg's Review*.

Bess, qui jusque-là avait été libre de tous ses mouvements, a gagné à sa belle action d'avoir le cou gêné dans un étroit carcan. Depuis ce temps-là son caractère est devenu acariâtre, et trois personnes se sont noyées à ses côtés, sans qu'il ait fait mine de vouloir les sauver.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *Le Petit-Fils*. — Il se nomme Benjamin ! il a un père, un oncle et une grand-mère.

Son père, M. Fougères, est un homme sec au moral, positif, exact, ponctuel comme une pendule.

Rien au contraire de plus décousu que M. Théodore Darmentière, son oncle, avocat d'une trentaine d'années, qui va peu au Palais, mais qui fréquente beaucoup les coulisses du Palais-Royal.

Quant à la grand-mère, madame Darmentière, elle adore son petit-fils, elle le traite en enfant gâté. Baisers, caresses, cadeaux, tout cela pour Benjamin ; les gronderies maussades, voilà le lot de Théodore !

Il y a là une cinquième personne, qui est presque de la famille, — mademoiselle Henriette, la pupille de la grand-maman.

Mademoiselle Henriette est jolie, douce comme un ange ; elle a dix-sept ans et un cœur.

Comme elle est charmante, elle plaît à tout le monde : c'est d'abord M. Fougères qui la demande en mariage ; — puis, voici l'oncle Théodore qui lui fait la cour ; — voyez-vous aussi Benjamin qui lui baise la main furtivement !

Ces trois amours autour de la jeune fille donnent lieu à des quiproquos singuliers ; mais la jeune fille n'a au cœur qu'un sentiment, et c'est Benjamin !

Comment Benjamin n'obtiendrait-il pas la main d'Henriette ? Tout ce que veut le petit-fils, la grand-maman le veut, et dans tout ce petit drame intérieur, dans cette comédie sentimentale, les auteurs, MM. Bayard et Varner se sont plu à peindre la tendresse de la bonne grand-mère pour son petit-fils.

La pièce, ornée de jolis détails, et qui offre surtout deux scènes charmantes, a été accueillie avec faveur. Elle est d'ailleurs bien jouée par les artistes, surtout par Klein et Numa.

Le directeur de l'Opéra vient de compléter la réorganisation de son personnel par l'engagement d'un nouveau premier ténor, M. Bettini, qui, comme M. Anconi, n'aura besoin que de quelques semaines d'études pour se mettre en état de débiter dans le répertoire français.

Voici la liste des sujets nouveaux que M. Léon Pillet a engagés depuis quelques mois :

Madame Rossi-Caccia, qu'on a déjà applaudie dans *la Juive* et qu'on entendra, au mois d'août, dans tous les grands rôles de soprano, Alice, Valentine, etc. ;

Mademoiselle Prety, qui, malgré son extrême jeunesse, a déjà fait apprécier, dans trois grands rôles, une voix charmante et les dispositions les plus heureuses ;

Mademoiselle Moisson, *mezzo-soprano*, qui débitera incessamment dans le grand répertoire, et qui a déjà chanté avec succès, au dernier concert de l'association des musiciens, le rôle de la grande-prêtresse de *la Vestale* ;

M. Anconi, première basse-grave, pour qui l'on compose expressément un rôle de début, et qui, en attendant, se fera entendre cette semaine dans le concert ci-dessus annoncé ;

M. Bettini, premier ténor, qui se fera également entendre dans plusieurs morceaux, et notamment dans une grande scène de *Mercadante (Éléna-de-Feltre)*, composée à Naples pour Adolphe Nourrit ;

Enfin, une seconde basse et un second ténor, MM. Bessyn et Dufresne, qui débiteront l'un et l'autre sous peu de jours.

L'adjonction de ces nouveaux sujets à une troupe qui compte déjà dans ses rangs MM. Duprez, Barroilhet, Gardoni, Brémond, Serda, Portheaut, et mesdames Stolz, Nau, Dobré, de Roissy et d'Halbert, formera certainement un des personnels les plus complets et les plus brillants que l'Opéra ait jamais possédés.

* * Tout le quartier du Temple se préoccupe vivement du théâtre Montpensier que l'on élève sur l'emplacement de l'hôtel Foulon. Les travaux de démolition avancent rapidement, et il ne reste plus debout que la façade qui donne sur le boulevard. La toiture de cette aile de bâtiment commence même déjà à être découverte. On dit que les architectes et les entrepreneurs de travaux se sont engagés à livrer la salle entièrement prête et décorée avant le 4^e novembre. On déblaie avec la plus grande activité les décombres des démolitions, et l'on doit commencer sous peu de jours les fondations du théâtre. Il paraît que le bruit était accrédité depuis longtemps dans ce quartier que Foulon avait caché ses trésors dans son hôtel au moment de la tourmente révolutionnaire et que, le malheureux contrôleur-général ayant été pendu à une lanterne de l'Hôtel-de-Ville, l'endroit où ce trésor avait été caché était toujours resté un mystère. Les démolitions de l'hôtel Foulon sont déjà assez avancées pour donner un démenti à la tradition. On n'a jusqu'à présent rien découvert.

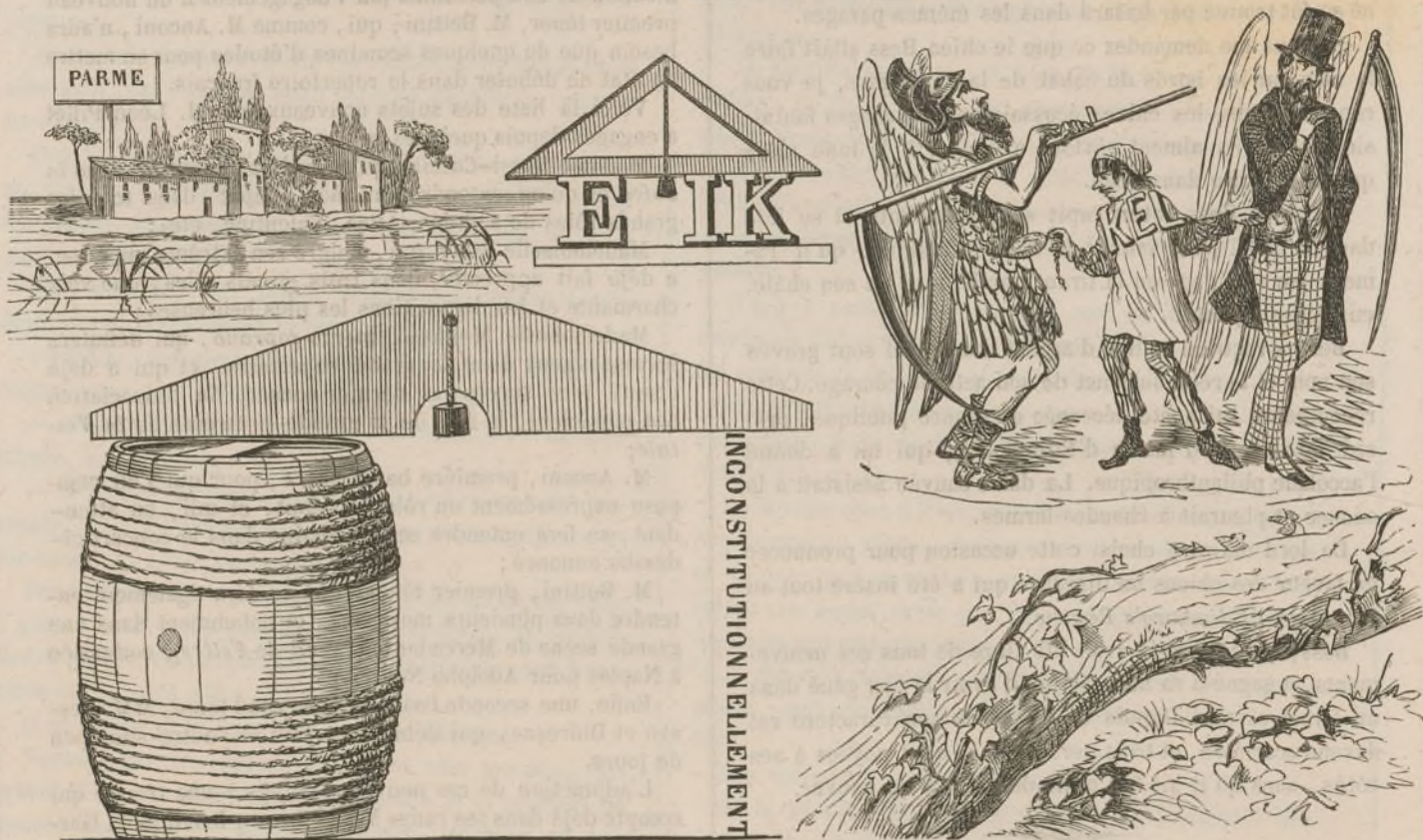
Un journal destiné aux dames doit revenir souvent sur une question de la plus haute importance pour leur santé et leur beauté : nous voulons parler des soins hygiéniques destinés à conserver les dents. Que nos belles abonnées se gardent de toutes les poudres, de tous les opiat qui ne leur seraient pas conseillés par un dentiste habile ; qu'elles consultent, par exemple, M. Hatulle, 43, galerie Vivienne, le dentiste de la société fashionable, et l'un des premiers de son utile profession.

Dimanche dernier a eu lieu dans la salle de Herz le

concert de mademoiselle de Courcelles, un des plus beaux de la saison, un des plus variés et des plus suivis. Géraldy a chanté avec la verve qu'on lui connaît, Menghis s'est également fait applaudir; mais nous avons surtout

remarqué une jeune personne, mademoiselle Moisson, qui va bientôt, dit-on, débiter à l'Opéra. Nous ne parlons pas de la bénéficiaire: quiconque s'occupe de musique connaît le talent de mademoiselle de Courcelles.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Lard, as, dez, bas d'O, prescot sciant scie, N que sellent des hommes, CE perd P, tue rat en cor, pendant long Temps, sur latte, aire.

(La race des badauds, presque aussi ancienne que celle des hommes, se perpétuera encore pendant longtemps sur la terre.)

Précis historique des **Ordres de Chevalerie**, DÉCORATIONS MILITAIRES ET CIVILES, reconnus et conférés actuellement par les Souverains régnants en Europe et dans les autres parties du monde. Orné de 406 planches dessinées sur des modèles officiels et représentant tous les Insignes, Plaques, Croix, Rubans, Colliers d'Ordre, etc., par JACQUES BRESSON, Chevalier de plusieurs ordres, Membre de diverses Académies et Sociétés royales des Sciences, Arts et Belles-Lettres, auteur de l'*Histoire financière de la France*. — Un fort volume grand in-8° jésus, imprimé avec le plus grand luxe sur papier superfin et avec des caractères fondus exprès. — Prix: en noir, relié à l'anglaise, avec des attributs en or, 50 fr.; colorié et retouché à la gouache, même reliure, 120 fr. — Ouvrage terminé. — En vente: chez AUBERT ET C^{ie}, place de la Bourse, 29, à Paris.

Cravates mécaniques de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 42.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

La Revue pittoresque a commencé sa troisième année par son numéro du 4^{er} décembre 1845. Cette publication, reprise et continuée par la maison Aubert, est le plus intéressant des journaux destinés à reproduire les romans et les feuilletons en vogue. Elle a de plus sur tous les autres recueils de ce genre l'avantage de renfermer un fort grand nombre de charmantes illustrations.

Prix pour un an. Paris, 6 fr.
Par la poste, 7 50

Fleurs naturelles, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaitre l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.